

Alex Vanherveland

Chroniques de l'Insulinde

La malmodernité et ses malentendus

Mes fréquents séjours de weekend dans une petite maison louée au village de Cibadak (« la source aux rhinocéros », mais il n'y a bien sûr de nos jours plus que le souvenir des rhinos) produisent des litanies de malentendus.

Je recherche, le lecteur commence à s'en douter un peu, le silence et l'air pur, les promenades à pied à travers rizières et bois, les endroits pittoresques, les hameaux isolés où la vie est restée un peu traditionnelle. À l'inverse, les amis que je me suis faits petit à petit sur place proposent, pour me faire visiter la région, ce dont ils sont le plus fiers et ce qui leur semble le plus impressionnant.

Par exemple, une supérette en self-service avec air conditionné. Ou une compétition de motocross (et ce, autour de la source en question, de surcroît: les mânes des rhinos doivent maudire les humains encore un peu plus!). Mieux: la foire commerciale à la ville voisine, voire apothéose du bonheur pour eux et du pensum pour moi: un spectacle de musique rock et de danse suggestive en plein air, avec un amoncellement de hauts parleurs plus haut que la mosquée, et qui fait trembler douze collines alentours, de midi à minuit. J'ai d'ailleurs la surprise qu'on m'y présente, rigolard et pas gêné, l'imam du quartier, plaisantant d'un groupe à l'autre,

vérifiant discrètement que les marchands ambulants ne vendent pas d'alcool et que les demoiselles portent toutes le voile; un peu comme si votre curé passait son samedi soir au dancing du coin à expliquer aux ados les méfaits de l'ecstasy.

LE SILENCE DU KRAKATOA

Les conversations de mes amis de Cibadak, tout au moins les hommes, portent essentiellement sur les derniers modèles de motocyclette ou de téléphone mobile. Ils ne consentent à consacrer cinq minutes au tsunami provoqué par l'éruption du Krakatoa il y a un siècle et demi, ou aux derniers ours et tigres avant l'extinction de ces espèces sur l'île de Java, qu'à la demande insistante de l'étranger au long nez. L'aïeul, ravi que j'amène la conversation en ce sens, me confiera plus tard qu'il n'en avait plus parlé depuis au moins cinquante ans.

Comme je l'ai toujours fait depuis que je traîne dans le tiers monde, je les informe chaque fois que c'est possible des fous rires et des comparaisons impertinentes qui s'échafaudent dans les carnets à spirales de mon anthropologie sauvage; je les encourage à faire de même, et parviens le plus souvent à leur faire partager certains aspects de ma xénophilie ironique. En tout cas, il n'y a pas un objet neuf dans ma voiture, pas un nouveau menu dans mon frigobox qui échappe plus de dix minutes à leur sens de l'observation. Ce soir, la jeune tante Ahann m'annonce: « Je t'ai préparé une friture d'aubergine et d'alevins de thon comme tu les aimes, avec du riz rouge; tu me paieras d'un bâton de chocolat belge. Plus une des

oranges importées que tu as dans ton sac, pour ma fille malade. »

Quand je propose une promenade, ils ne choisissent, frustrant mes bottines en mal de balade, que des lieux d'excursion à rejoindre dans ma voiture, à cause du plaisir qu'ils ont d'y monter: la climatisation, l'autoradio, l'allume-cigare, les vitres électriques que l'on peut abaisser pour saluer et épater les voisins restés piétons. Ils voudraient en plus que j'accélère, pour satisfaire leur gout de la vitesse, que je mette l'autoradio à fond, et que je leur permette de fumer dans ma voiture. Pour mon anniversaire, ils avaient, dans leur immense gentillesse, envisagé de louer un bus pour emmener la moitié du village avec moi à la grande ville, à septante kilomètres de là, manger au Pizza Hut! Le comble fut atteint quand ils ont essayé de me convaincre de les suivre dans ce qui est pour eux l'excursion ultime de la province: passer une journée à visiter le complexe d'industries pétrochimiques...

Autant vous l'avouer: je me suis mis en tête de passer mes fins de semaine à *cultiver l'authentique*, et je me heurte au même quiproquo que Jean de Florette il y a un siècle: les habitants de ma villégiature ne connaissent pas cette plante-là, et considèrent la modernité avec ce mélange de méfiance et d'émerveillement si bien décrit par Pagnol chez les Provençaux.

J'aurais voulu assister à de modestes fêtes traditionnelles dans des villages reculés, mais eux ne me convient à une noce ou une circoncision que si la famille est riche, capable de recevoir dans une grande salle louée pour l'occasion, avec un repas à

l'occidentale, et donc de peu d'intérêt pour moi — excusez, lecteurs, l'utilitarisme anthropologique glacial, mais c'est pour vous divertir que je roule.

Ils proposent qu'on se fasse une soirée de chants traditionnels de nos contrées respectives; j'accepte avec enthousiasme malgré les compétences plus qu'hésitantes de mes cordes vocales. J'entonne courageusement *Marie Clap' Sabot*, je leur joue *Mandrin* à la guimbarde, et n'ai droit en échange qu'à un vague karaoké imitant maladroitement les niaiseries discos mal traduites de l'américain que les radios commerciales déversent sur eux à longueur de journée.

Tel vendredi soir, j'arrive à Cibadak bien tard, à moitié asphyxié, épuisé par trois heures d'une route saturée de chauffards, assourdissante et aveuglante (à Java, les feux de croisement ne sont utilisés que quand les gros phares sont en panne ou alors par les conducteurs avarés). On me signifie que je suis requis séance tenante à la veillée de prière qui a lieu chez mon pote Gounawann: son aïeule vient de mourir. Je me laisse entraîner: on ne peut pas refuser toutes les cérémonies, sinon ils vont me taxer de malpoli, et au moins celle-ci ne risque pas d'être trop bruyante.

LA SAVEUR DU GADÔ-GADÔ

Flatté qu'un citadin, à la peau pâle de surcroît, rehausse la cérémonie de sa présence, Gounawann me fait assoir près du *camat* (bourgmestre) et croit politique d'ouvrir illico quelques paquets de cigarettes parfumées au clou de girofle. Son

épouse m'offre une bouteille de limonade tellement colorée que je m'en tache les doigts, puis ouvre une infâme boîte de sardines en conserve, importée de Chine, dont je dois partager le contenu avec monsieur le maire: ils sont persuadés que si c'est cher et que cela vient de loin, ce sera gouteux et bienséant. Moi, j'aurais beaucoup aimé qu'ils préparent pour moi la salade de légumes à la sauce douce-amère aux arachides qu'ils appellent *gadô-gadô* ou qu'ils me fassent une petite soupe avec les poulpes et les crabes qu'ils ont pêchés la nuit dernière...

Ils veulent absolument me faire visiter la seule étable moderne de la région (où il y a même un tracteur) et moi je n'ai d'yeux que pour l'araire tiré par le buffle, sorti du fond des âges et de mes livres d'histoire: même en huit ans d'Afrique, je n'en avais jamais vu. Je m'extasie devant telle mesure tout en rotin et en bambou, couverte d'un parfait toit de chaume, la dernière du village. Le propriétaire en sort, croit que je me suis arrêté pour me moquer de sa demeure, et précise: « Je vais l'abattre après les pluies, cette vieille hutte, pour me construire une vraie maison en dur. »

De grand matin, je rencontre un groupe de femmes qui plantent le riz en chantant de concert. Elles portent ces immenses chapeaux coniques en rotin tressé — si caractéristiques de Java et qui vous garantissent d'être à l'ombre jusqu'à la ceinture — ainsi que de beaux sarongs noirs qui les couvrent de la tête au pied, pour se protéger du soleil. Le chant s'arrête dès que j'approche. Quand je sors mon appareil photo, elles détournent la tête et

partent de petits rires confus. « Pas maintenant, crient-elles, ce n'est pas convenable, tu nous photographieras plus tard. » En fin d'après-midi, elles apparaissent effectivement devant mon petit bungalow, en jeans, hypermaquillées, portant de petits sacs à main griffés « mode de Paris ». J'accepte la séance de photo posée, en expliquant qu'en échange de celles-ci (que je ferai développer pour elles), je voudrais les photographier au champ le lendemain matin, dans leur tenue traditionnelle. Elles acquiescent au compromis; quand je leur amène, le mois suivant, les copies des photos prises dans les deux situations, elles me remercient abondamment pour celles en tenue moderne, les font encadrer pour les accrocher au mur de leur chaumière, et insistent par contre pour que je déchire les images prises aux champs.

LEURS RECETTES NOUS FONT REVIVRE

Constatation comparable, consignée pourtant il y a un demi-siècle (en 1953) et à l'autre extrémité de l'Asie (en Anatolie): « Cette admirable mosquée de bois, ils ne penseront pas à vous la montrer parce qu'on est moins sensible à ce que l'on a qu'à ce dont on manque. Nous comptons sur leurs recettes pour revivre et eux, sur les nôtres pour vivre (et parfois survivre). On se croise en chemin sans toujours se comprendre. Parfois, le voyageur s'impatiente, mais il y a beaucoup d'égoïsme dans cette impatience-là » (Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*). ■